

etc. vous pouvez toujours sortir du domaine et construire de ce point de vue un **extérieur** qui va être en dehors de toute atteinte. C'est ce qui se passe lorsqu'on dit :

"Il est bête, c'est pas croyable"
ou "Il est riche, c'est pas possible".

Pour en venir à « plus que » avec « gros » dans : "il est plus que gros", on peut toujours établir une sorte de hiérarchie : dire "il est plus qu'intelligent", cela revient à dire : "il est génial". Vous pouvez sortir du domaine notionnel **tout en conservant le contact** ; et ça vous donne des choses du genre 'pas possible' mais cela ne signifie pas "impossible" au sens strict, qui signifierait que vous éliminez.

.

L'INTERROGATION

1. Énonciateurs et Locuteurs

Nous allons ramener l'interrogation à une relation entre des sujets concernant un échange d'informations ou un passage d'informations d'un sujet à un autre, et de façon simpliste nous allons nous concentrer sur cet aspect de la question alors que nous savons que l'interrogation **ne sert pas qu'à demander des informations**. Il existe des interrogations rhétoriques et didactiques et je ne demande aucune réponse. Si je dis maintenant : "Et si nous allions faire un tour ?", tout le monde comprend qu'il s'agit d'une suggestion. Ce n'est pas une demande d'information directe. Si je dis : "Pourquoi faire ça ?" en haussant les épaules, ça veut dire : "Il n'y a pas de raison de le faire". C'est une question rhétorique. Dans "Pourquoi veux-tu qu'il achète une voiture ?", l'interrogation écarte du champ des assertions validables l'assertion proférée par le premier locuteur.

Il y a aussi les interrogations hypothétiques : "Pleuvrait-il que nous changerions notre programme."

Pour l'interrogation nous avons à notre disposition d'un côté : énonciateur, co-énonciateur. Mais dans le cas où nous nous plaçons ici, on pourra dire locuteur, interlocuteur car le locuteur est identifiable à l'énonciateur et l'interlocuteur au co-énonciateur. C'est interchangeable.

Rappelons en fait quelques notions de base : vous avez un locuteur S_1 et un interlocuteur. Appelons S_2 le sujet de l'énoncé. Si vous avez identification $S_2 - S_1$, vous aurez 'je'. Si le locuteur dit 'je', il y a identification à S_1 en tant que locuteur, et **c'est en ce sens qu'il y a 'je'**. Si vous avez différenciation par rapport à S_1 [= cas de l'identification de S_2 à S'_1 (interlocuteur)] alors vous avez 'tu'.

Je peux avoir 'décroché' par rapport à cela, j'ai à ce moment-là la troisième personne.

Vous avez à un moment donné une occurrence : vous pouvez avoir un bouclage qui vous donne nécessairement l'identification.

Ensuite une seconde occurrence vous donnera la différenciation, et puis je vais en avoir éventuellement une troisième de telle manière que ce ne soit **ni** identification **ni** différenciation (donc valeur de rupture ω) et puis je vais avoir * (étoile) qui va cumuler les trois.

Les locuteurs sont nettement distingués, séparés l'un de l'autre. Les actes de locution peuvent être représentés comme des intervalles fermés : quelqu'un prend la parole, quelqu'un perd la parole ... Il y a toujours quelque chose qui se présente comme un événement au sens de : "se mettre à parler - ne plus parler".

D'un autre côté vous avez le problème : énonciateur co-énonciateur que je représente par \mathcal{S}_0 et \mathcal{S}_0' . Ils renvoient à plusieurs concepts importants. Il s'agit **d'instances abstraites**, que j'installe dans mon système métalinguistique pour des raisons précises : la première c'est que cela permet, si je fais des études qui portent sur la jonction par exemple à des problèmes d'argumentation, ou de représentation collective ou de construction du sujet énonciateur, de sortir du sujet épistémologique, universel, sorte de point aveugle. La deuxième raison, c'est que, alors que pour "locuteur" vous avez affaire à des instances qui renvoient à des événements individués, séparés, vous ne pouvez pas être "autrui" au sens strict, vous ne pouvez pas être l'interlocuteur ; vous pouvez être votre propre interlocuteur mais c'est une autre affaire. Vous ne pouvez pas dire à quelqu'un : "tu voudrais faire ça". C'est le problème des **prédicats subjectifs** : on ne peut pas dire : * "tu es malade" sauf le médecin qui dit "je te décrète malade". On ne peut pas dire : « * tu as peur » ; on peut dire « tu as l'air ». On a ici affaire à des prédicats qui renvoient à des états antérieurs et qui ne peuvent être employés qu'à la première personne. Ils peuvent être employés à la troisième personne parce que c'est du style rapporté.

Les énonciateurs sont des instances que j'appellerai **séparables et non pas nécessairement séparées**. Dans certains cas, ça va pouvoir être ramené à une seule instance globale et dans d'autres, ça va être séparé : je suis un locuteur avec cette identification qui se fait tout du long, et j'aurai "je" ; en particulier lorsque je suis **locuteur-asserteur**, pour pouvoir affirmer, produire une assertion, il faut **déclarer publiquement** : une assertion intériorisée n'est pas une assertion, et il faut d'un autre côté qu'il y ait **engagement d'une personne qui prend en charge** qui se porte garante, qui tient à affirmer quelque chose envers et contre vous.

Si vous avez simplement instance de locution, vous n'avez pas véritablement assertion. Pour avoir **prise en charge**, il faut se porter **garant** ; et si c'est à l'intérieur d'un cadre institutionnel, le garant peut être sanctionné si ce dont il se porte garant ne se réalise pas. Si à un moment donné, vous assertez, au sens fort, que tel événement a telle conséquence et si ça ne se produit pas ; si vous avez produit une assertion ou un théorème et si on s'aperçoit que ça n'est pas reproductible expérimentalement ou encore si l'on fait la démonstration que votre théorème est faux : vous vous êtes porté garant, ça a des conséquences éventuellement, il peut y avoir sanction. Vous voyez l'importance de ne pas avoir un simple locuteur. C'est le problème de la **réserve intérieure** : on vous demande de jurer ; vous pouvez jurer en faisant une

réserve intérieure : à ce moment-là, **le locuteur a bien juré mais l'énonciateur (asserteur), lui, n'a pas garanti.**

Dans certains cas vous allez avoir énonciateur/co-énonciateur qui sont séparés : le locuteur est dans ce cas identifié à l'énonciateur et l'énonciateur est identifié au locuteur puisqu'en fait l'énonciateur est construit à partir du locuteur. Dans d'autres cas ils vont pouvoir être confondus au sens d'une coalescence. C'est ce qui va se passer avec "on" par exemple, ou dans l'interrogation rhétorique ou dans l'interrogation fictive d'un auteur qui au fur et à mesure écrit un article et se pose de fausses questions. Dans ce cas c'est un peu comme s'il construisait un interlocuteur fictif parce que tout énonciateur est en fait construit par rapport à soi-même comme son propre co-énonciateur.

2. Interrogation et domaine notionnel

Revenons à l'interrogation. Il y a une question et une réponse. Nous laisserons de côté pour l'instant le cas des questions sans réponse. Une question signifie que moi qui pose la question, je suis dans un certain état d'incertitude. Ne pas savoir, cela signifie, en simplifiant une fois de plus, que vous avez le choix entre plusieurs solutions. On pourrait compliquer si on le souhaitait : si on dit : "a-t-il raison ?" ça peut signifier "dans quelle mesure a-t-il raison ?" Tout dépend du prédicat s'il supporte un gradient, vous pouvez avoir : "dans quelle mesure". Si c'est un prédicat du genre "est-il ici ?" "n'est-il pas ici ?", ça fonctionne en tout ou rien. En tout cas, à un moment donné je vais avoir la possibilité de représenter mon état initial par le domaine tout entier (p, p') , où p' représente le complémentaire linguistique de p . Dans le cas le plus simple, ça me donne quelque chose qui correspond à (p, p) si je travaille à deux valeurs (p étant le complémentaire strict, au sens mathématique).

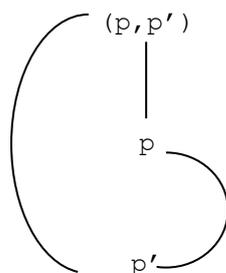
Poser une question revient à mettre devant autrui tous les possibles de telle manière que la réponse soit dans le cas le plus simple p , ou \bar{p} . Les deux branches sont équi-possibles.

Avec une question biaisée (avec un "bias" en anglais) ou non équi-pondérée, du genre :

« Est-ce que par hasard il serait venu ? » traduisant la surprise, les deux branches ne sont plus possibles.

D'un autre côté on a la demande de confirmation lorsqu'on sollicite une réponse positive ; c'est la demande de confirmation de ce que l'on espère ou que l'on attend ; ce que l'on retrouve avec l'interro-négative. C'est l'emploi de 'n'est-ce pas', des tags en anglais ...

Nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut : énonciateur/co-énonciateur, et les valeurs p et p' , et nous allons faire ça comme une came :



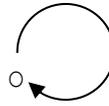
Mardi 31 janvier 1984

NOTE sur "démarche heuristique"

Notre démarche soulève des tas de questions au fur et à mesure. C'est véritablement la démarche **heuristique** en un sens du terme. L'emploi le plus courant est celui qui est lié à son étymologie : ce sont des procédures de découverte, des manipulations, des techniques qui vous font découvrir des phénomènes, qui vous aident à faire des observations. Un deuxième sens est lié à des procédures informatiques. On peut dire qu'on a affaire à un système heuristique lorsque dans certains types de problèmes, il fait la découverte de procédures qui vont aboutir à une solution. C'est donc un système qui a des propriétés de découverte. Le troisième emploi est mixte et c'est l'emploi que j'en fais : on a un système de représentation qui a des propriétés heuristiques au sens où il vous force à vous poser des questions supplémentaires et par là à rechercher des explications supplémentaires.

Si je dis que je vais distinguer entre trois cas possibles :

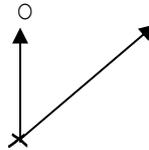
- 1) une cible et un repère distance 0



- 2) une distance avec un seul chemin



- 3) une distance avec la possibilité d'avoir deux chemins (i.e. plus d'un)



Si votre cible est le rond, vous ratez la cible si vous n'atteignez pas le rond. Si vous construisez une frontière qui donne le fermé de tous les possibles, même si vous ratez la cible ça ne sera pas mauvais.

Vous vous apercevez qu'on a refait la construction d'un domaine notionnel avec la construction des possibles, des possibles évalués comme bons. J'ai un dispositif qui va fonctionner tout seul quasiment, au sens où il me suffit de me poser des questions supplémentaires à propos de mon système de représentations pour que je sois amené à faire de nouvelles opérations.

Nous poursuivrons maintenant notre étude sur l'interrogation.

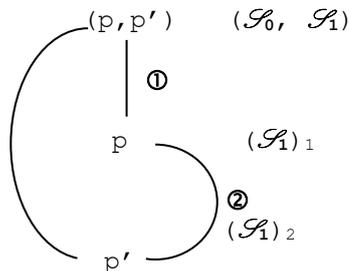
Dans la notion P , (p, p') nous présente le domaine notionnel y compris son complémentaire et nous allons nous placer dans une situation simple où nous allons travailler de façon disjonctive, i.e. où p' correspond au complémentaire logique \overline{p} .

Dans l'interrogation nous pouvons ici pour simplifier nous ramener à : oui/non. Nous établissons dans le schéma intersubjectif d'interrogation, une relation entre \mathcal{S}_0 et \mathcal{S}_1 (au sens où \mathcal{S}_0' , co-énonciateur est **séparé** de \mathcal{S}_0), et dans le cas de l'interrogation équi-pondérée nous partons de (p, p') ; nous avons les deux possibles p et p' et nous n'avons pas la possibilité de choisir p ou p' et de considérer que l'une devienne la valeur nécessaire :

$(p, p') (\mathcal{S}_0 \dots \mathcal{S}_1)$ (relation entre les deux)

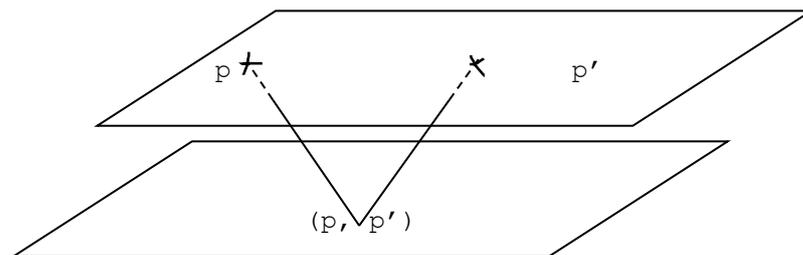
étape 0 = \mathcal{S}_0 présente à \mathcal{S}_1 , les deux possibilités qui vont être parcourues par \mathcal{S}_1 .

p est placé en tête pour des raisons liées à la came : la valeur d'intérieur, la valeur positive, disons, est **représentative de tout le domaine**, y compris son complémentaire.



Tant que ce mécanisme n'est pas cassé par une décision prise par \mathcal{S}_1 , ça peut tourner sans arrêt : vous pouvez dire à quelqu'un : "il est venu ou il n'est pas venu ?". Pas de réponse. "Il est venu ou il n'est pas venu ? ..." Pas de réponse et ainsi de suite ... Nous pouvons avoir pour casser le mécanisme : "il est venu" ou bien "il n'est pas venu". Vous pouvez ensuite travailler sur le complémentaire : "je dirais qu'il est venu et qu'il n'est pas venu" ou bien "il n'est pas venu mais c'est tout comme". Vous voyez qu'à partir d'un système très simple, vous pouvez récupérer tout un ensemble de modulations. La démarche consiste à la fois à pouvoir simplifier, et à introduire des explications supplémentaires.

Tout le jeu de l'interrogation consiste à provoquer une réponse qui distingue une valeur : p ou p' . On aurait pu le représenter de la sorte :



3. Question biaisée

Nous aurons alors affaire à un préconstruit. 'Préconstruit' veut dire que ça peut être ramené à une forme.

Je distingue les **notions**, et les **relations primitives** entre notions qui sont déjà des préconstruits. Par exemple

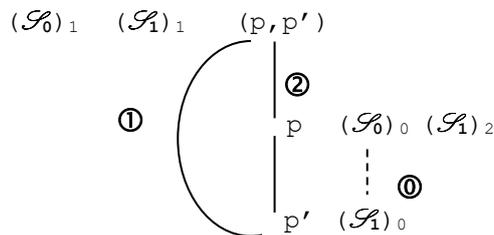
entre "allumettes" et "boîte", j'ai une relation contenant/contenu, ou bien, intérieur/extérieur, ou encore une relation de contact.

Cette remarque étant faite, revenons à notre problème qui revient en fait à distinguer une valeur, c'est un problème de **valuation**. Nous avons vu deux cas : d'abord la **valeur vraie** que nous pouvons distinguer avec : "il est venu". Vous n'avez pas à parcourir de chemin puisque vous avez déjà atteint. C'est ce que j'ai représenté tout à l'heure par la boucle/distance 0. A l'autre bout, c'est (p, p') avec l'interrogation équi-pondérée que l'on vient d'étudier ; et entre les deux, j'aurai : pondéré plus d'un côté que de l'autre, parce que je me fais une certaine idée de la valeur attendue : je suis dans le domaine de la représentation imaginaire, ou argumentée à partir d'indices, des désirs personnels, etc.

Deux cas peuvent se présenter : d'un côté je m'attends à quelque chose et je demande à autrui s'il peut me confirmer ce quelque chose ; et par ailleurs, je peux m'attendre à quelque chose, autrui me dit autre chose que ce à quoi je m'attendais et je lui demande de me confirmer non pas ce que j'attendais mais que ce qu'il m'a dit est bien vrai.

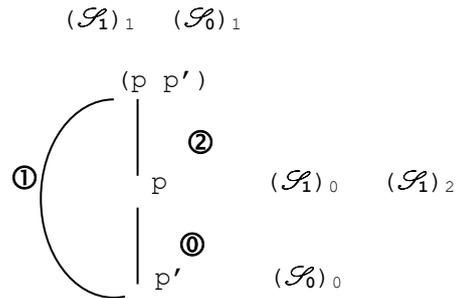
1er cas : Reprenons le même schéma avec (p, p') et $\mathcal{S}_0 - \mathcal{S}_1$. Quand je mets p , c'est la valeur distinguée comme terme de départ. En soi p n'est pas positif ou négatif : ça pourrait être : "je m'attends à ce qu'il ne soit pas venu." Mais pour l'instant nous partirons d'un cas simple où p est positif et p' négatif.

Ici, \mathcal{S}_0 s'attend à ce que p soit la bonne valeur. Il met autrui dans la position complémentaire.



Ce n'est pas équi-pondéré. Au lieu de partir du même point, il y a décalage. Je suis forcément ramené à (p, p') sinon la valeur serait déjà distinguée et il n'y aurait pas de question ; et de là je suis ramené à p : j'ai joué deux coups là encore pour me retrouver à l'endroit où je voulais ramener la personne, i.e. à la valeur dont je demande la confirmation.

2ème cas : de biaisage par un préconstruit. \mathcal{S}_0 va privilégier le préconstruit de \mathcal{S}_1 : ce peut être **celui qu'il attribue** à \mathcal{S}_1 à parce qu'il se fait une certaine idée, ou bien celui qui lui est fourni par un **indice extérieur** ou encore par un **frayage** verbal, i.e. du texte préalable qui fraie le chemin. Ça nous donnera le schéma suivant avec \mathcal{S}_1 en p et \mathcal{S}_0 en p' .



On interroge \mathcal{S}_1 afin qu'il réaffirme ce que \mathcal{S}_0 a posé comme préconstruit de \mathcal{S}_1 : \mathcal{S}_1 est ramené à son préconstruit, qu'il soit verbalisé ou non.

Ça donne en français : "non ?" "C'est pas possible" ; "c'est pas croyable" ; "ne vas pas me dire que c'est vrai..." ou encore "tu parles !", "tu veux rire !" ou en anglais : "you don't say". On a également "vraiment ?" de rejet, de mise en question de ce qui a été affirmé auparavant. On demande la confirmation par \mathcal{S}_1 non point de son propre préconstruit mais **d'un préconstruit extérieur à \mathcal{S}_0** . Toutes ces expressions marquent la surprise, qui en fait une attente déjouée. Dire que c'est 'déjoué' signifie que l'on obtient un résultat différent de celui auquel on s'attendait.

Il y a de très nombreuses langues où c'est introduit par une particule finale correspondant au "ou" de disjonction, du genre: "il est venu ou quoi ?", en français suisse : "il est venu ou bien ?"

.....

Dans le cas de "n'est-ce pas ?", le problème est complexe dans la mesure où il se rattache au problème des interro-négatives et au problème de : 'c'est'. Qu'est-ce que c'est que ce 'c'est' dans : "c'est qu'il est venu". Nous devons nous demander pourquoi 'c'est que' ne fonctionne pas comme le positif de "est-ce que ... ?" du point de vue sémantique. On peut dire :

"Il est venu, n'est-ce pas ?"

à côté de : "N'est-ce pas qu'il est venu ?"

mais : *Il est venu, est-ce ?

est-ce qu'il est venu ?

"C'est que" et "est-ce que" ne sont pas dans une **relation directe** sauf sur le plan morphologique. Quelque part, ça se tord, ça ne correspond plus exactement, et le travail du linguiste consiste à expliquer pourquoi il en est ainsi.

Pour l'interrogative d'abord, nous pouvons avoir trois contours et trois valeurs : les trois contours sont "il est venu ?", "est-ce qu'il est venu ?" et "est-il venu ?"

Examinons : "il est venu ?"

- 1) c'est l'équi-pondéré (=oui / non). De toute façon je passe toujours par l'une des formes mais sans marquer en quoi que ce soit si c'est l'un ou l'autre (p ou p') que je privilégie.
- 2) = n'est-ce pas ?
- 3) = du type : vraiment ?

Avec « est-ce qu'il est venu ? » : 1°) oui - non
 2°) *n'est-ce pas ?
 3°) = vraiment ?

Avec « est-il venu ? » : 1°) oui - non
 2°) *n'est-ce pas ?
 3°) ? avec surprise incrédule

EXAMEN DES TROIS CONTOURS

Mardi 7 février 1984

Nous allons essayer de voir pourquoi nous avons une, deux ou trois valeurs selon que l'on a : "Il est venu ?", "Est-ce qu'il est venu ?", ou "Est-il venu ?"

Nous avons un test supplémentaire avec l'insertion de "seulement" en plus du "n'est-ce pas" et autres manipulations signalées au cours précédent. Nous aurons :

Est-il seulement venu ?
 Est-ce qu'il est seulement venu
 mais *il est seulement venu ?

On voit très nettement qu'on a une modulation interrogative sur une séquence à allure assertive avec : "il est venu ?" D'un autre côté "est-il venu ?" n'a manifestement pas l'allure d'une assertion ("allure" au sens de *shape*). "Est-ce ce qu'il est venu ?" est composé de deux morceaux, donc composite ; l'un renvoyant à "il est venu" donc à l'allure assertive ; l'autre, "est-ce que" qui nous entraîne vers l'interrogation.

Autre test : en ajoutant le verbe 'croire', le subjonctif est nécessaire à la forme interrogative et négative :

- Je crois qu'il est venu.
- Crois-tu qu'il soit venu ?
- Je ne crois pas qu'il soit venu.
- * tu crois qu'il soit venu.

☞.☞.☞.☞.☞.

Lorsque nous avons affaire à une assertion nous avons affaire à une valeur et une seule. Lorsque vous assertez, vous vous portez garant, vous prenez en charge une valeur et une seule.

Avec l'interrogation, nous avons un parcours sur des valeurs possibles. Donc il ne faut pas s'être arrêté sur une valeur. Lorsque j'ai quelque chose du genre : "il est venu", cela renvoie à une opération d'assertion par laquelle d'un côté je pose la relation prédicative, et d'un autre côté je dis qu'elle est repérée par un système de coordonnées : (S droit) \Rightarrow Sit 2 qui est le repère de l'événement auquel vous renvoyez par la construction de l'énoncé à partir d'une relation prédicative, Sit₁, repère de locution, et Sit₀ repère origine.